

Les funérailles de Lénine: Six journées inoubliables

G. Zinoviev

Source: G. Zinoviev, Notre Maître Lénine. Paris, Petite Bibliothèque Communiste, Librairie de l'Humanité, [sans date], pp. 31-41. Notes MIA

J'entends encore [Nadiejda Konstantinovna](#) nous dire : « *Tout va bien. Il est allé à la chasse. Il ne m'a pas emmenée. Il ne veut pas de gardienne. Le travail (la lecture) avance. Le moral est bon ; il badine, rit à gorge déployée. Les médecins maintenant assurent qu'en été il parlera...* ». Tel était, en effet, l'avis des docteurs.

Et soudain, un coup de téléphone : Lénine est mort...

Une heure après, en traîneau automobile, [Boukharine](#), [Tomsky](#), [Kalinine](#), Staline, [Kaménev](#) et moi ([Rykov](#) est alité), nous nous dirigeons vers Gorki ^[1]. Tout comme jadis, quand, à son appel, nous accourions, nous volions à Gorki. Mais maintenant...

Nous regardons les étoiles. Nous essayons de parler d'autre chose. Ilitch est mort ; que va-t-il advenir ? La route est si longue : deux grandes heures. Les amoncellements de neige vallonnent la campagne, obstruent la voie. Les fils téléphoniques bruissent. L'air est si pur, la nuit si claire...

Gorki. Près du portail déjà, un rassemblement : des camarades de la garde de Lénine. Ils parsèment de branchages le chemin qui conduit à la maison.

Je me rappelle : tout récemment, il y a quelques semaines, Kamenev, Boukharine et moi, nous regardions par l'entrebâillement des volets le parc où l'on promenait Vladimir Ilitch. Avec son bon sourire affable, de sa main valide, il soulevait sa casquette et saluait ces ouvriers qui le gardaient.

Comme leurs visages rayonnaient ! Avec quel amour ils contemplaient leur Ilitch qu'ils aimaient comme un père, dont ils se sentaient les enfants... Aujourd'hui, ils baissent la tête, se serrant les uns contre les autres, parlent à voix basse, essuient des larmes.

Nous entrons dans la maison. Lénine est étendu sur une table. On lui a mis une nouvelle veste. Des fleurs. Des rameaux de pin. Il est dans la grande chambre, dont la porte sur le balcon est ouverte. C'est sur ce balcon qu'en été 1920, nous prenions le thé et décidions ensemble l'offensive sur Varsovie ^[2].

Nuit hivernale, neigeuse et claire. Dans la pièce où repose Ilitch, il fait froid. Beaucoup de lumière. La lune resplendit parmi les myriades d'étoiles. Les maisons des paysans paraissent toutes proches.

[1] Il s'agit de la seconde résidence de Lénine à Gorki (aujourd'hui appelée « *Gorki Leninskiye* », littéralement : « Les collines Lénine »), localité située à 35 Km au sud de Moscou. Lénine y meurt le 21 janvier 1924.

[2] Zinoviev fait référence à la guerre soviéto-polonaise de 1920. Le 25 avril 1920, les dirigeants polonais, encouragés par la France impérialiste, lancent une offensive contre l'Ukraine et la Russie soviétiques. A la mi-août la contre-offensive soviétique atteignait Varsovie et Lvov, mais les lignes de communication étant trop étirées et les forces trop dispersées suite à la mésentente entre les différents commandements, l'Armée rouge subit une lourde défaite le 16 août. Le 12 octobre un armistice était signé, puis un traité de paix, le 18 mars 1921 à Riga.

Lénine se détache sur le fond de la Russie paysanne : tableau inoubliable. Ilitch semble vivre. Il vient de se coucher pour se reposer. Il respire. Sa poitrine va se soulever.

Son visage est paisible. Il est devenu encore plus affectueux. Les rides se sont effacées. Les plis profonds de la partie inférieure de la face près du cou sont restés. Il a dû se faire couper les cheveux il y a quelques jours. Il paraît presque jeune. Son visage est bon, tendre... Seulement, le vieux semble mécontent que nous le regardions si longuement et que les larmes emplissent nos yeux. Comment, des bolcheviks qui pleurent ?... Un baiser sur son front, sur ce front magnifique, immense, léninien. Il est maintenant froid comme le marbre. Douleur effroyable : c'est donc vrai, tout est bien fini, il nous a quitté pour toujours !...

A deux heures du matin, séance du Comité Central au Kremlin. Nous revenons par le train. Nous n'arrivons qu'avec une heure de retard. Nous entrons. Minute poignante. Tous les cinquante sont assis et... ils se taisent. Silence de mort. Ils doivent ne rien dire depuis assez longtemps, depuis qu'ils sont ici. Tous, les léninistes intrépides, les lutteurs, élite du Parti, qui maintes fois ont affronté la mort, ils sont assis les dents serrées. Les mots ne peuvent franchir la barrière des lèvres. Pourtant, à la longue, on se met à parler. On reste jusqu'au matin.

Orphelins ! Pendant ces heures, nous nous sommes sentis plus proches les uns des autres que pendant toute notre vie, que durant les longues années de notre lutte en commun.

Mardi, tout le Comité Central avec la Commission Centrale de Contrôle se rendent à Gorki. Deux wagons de troisième classe où tremblote la lueur blafarde des bougies ; tout l'état-major du parti léninien est là. On se rassemble par petits groupes. Silence. Pourtant, dans un coin, quelqu'un rappelle des souvenirs de détention. Tout à coup, le narrateur, qui vient de raconter, sans amertume aucune et même en plaisantant les tortures auxquelles il a été soumis jadis dans la prison d'Orel, jette un rapide regard pour s'assurer que personne ne le voit, se détourne quelque peu et essuie furtivement une larme.

Nous arrivons à la gare. Les uns continuent leur route sur des voitures de paysans, les autres à pied. En longue file, par le sentier étroit, les membres du C. C. cheminent vers Gorki. De nouveaux camarades et amis arrivent sans cesse. Lénine est veillé par une garde d'honneur.

On l'a mis dans un cercueil rouge ; sous la tête, un petit oreiller rouge. Son visage est encore plus bienveillant, plus tendre. Sa main semble vivante. Jusqu'à la dernière minute, elle a pu fonctionner.

Le mercredi de grand matin, levée du corps. On le descend par l'escalier. Dehors, le visage prend une teinte cadavérique. Quelques flocons de neige tombent sur la veste de Lénine. Vite, nous les soufflons... Quatre verstes à pied. Nous le portons sur nos épaules. Tout le long du chemin, des groupes de paysans. Des gamins, engoncés dans leurs mauvaises touloupes, essuient leurs larmes avec leur poing. Personne ne se signe. Les premières couronnes sont simples, en rameaux de pin...

Nous voilà à la Salle des Colonnes ^[2]. Qui l'a faite si belle ? Quelle main aimante et experte l'a si merveilleusement aménagée ? Et comme nous avons bien fait de renoncer à notre dessein de déposer le corps de Lénine dans une des salles du palais du Kremlin ! Oui, c'est bien là, dans la Maison des Syndicats, que devaient avoir lieu les adieux de Lénine et du peuple.

Et c'est alors que commence le spectacle grandiose, inoubliable : dans les rues apparaît le peuple, la classe ouvrière, ses enfants. La marée humaine déferle sans fin. Durant les brèves journées hivernales, le jour et la nuit, par le froid glacial, des centaines de milliers d'ouvriers avec leurs mères, leurs femmes, leurs sœurs, des paysans, des soldats rouges, des étudiants, des enfants, sont là, dans les rues de Moscou, attendant leur tour d'entrer dans la salle et de voir le corps de leur chef.

[2] A la « Maison des Syndicats », l'ancien « Cercle de la Noblesse ». (Note des éditeurs)

Durant ces quatre jours, 700.000 hommes ont passé par cette salle. Et le défilé eût continué s'il n'avait été interrompu le samedi avant les funérailles. Tableau d'une majesté sans pareille ! Calme, recueillie, l'immense foule massée sur la place et dans les rues avoisinantes s'est organisée elle-même. Cinq miliciens suffisent pour maintenir l'ordre. Sur ce peuple silencieux, vivant d'une seule pensée, confondu dans un même sentiment, plane le génie de Lénine : on croit presque entendre le bruissement de ses ailes. Tout le monde est doux, poli, bienveillant.

Chacun regarde dans les yeux de son voisin comme pour y chercher une consolation. Les visages sont devenus plus expressifs. Chacun vit une heure historique, qui met son empreinte sur les physionomies. Torrent puissant, infini, la foule s'engouffre dans la Salle des Colonnes, caresse longuement du regard le corps mort de son ami, de son frère bien-aimé et s'écoule avec ordre par des portes spécialement aménagées.

Impossible de s'arracher à ce spectacle. Chacun de nous reste des heures dans cette salle à contempler la foule, à s'inspirer de ses sentiments. Le jour comme la nuit, des centaines de militants, accablés pourtant de travail, se tiennent là, fascinés. Et la vague humaine coule, coule sans fin. Unie, soudée dans un même sentiment, la masse ouvrière vit une deuxième fois sa révolution...

Oui, c'est ainsi seulement que nous devons rendre les honneurs funèbres à Lénine. C'est le peuple lui-même, animé des idées de Lénine, qui a improvisé ces funérailles avec nous.

... Les sons déchirants de la marche funèbre. Je n'ai jamais pu l'entendre sans émotion. Mais aujourd'hui... c'est pour Lénine lui-même qu'on la joue. Tout le Parti a défilé devant le cercueil de son chef bien-aimé. Les ouvriers et les ouvrières soulèvent leurs enfants sur leurs bras et leur montrent l'itch en leur chuchotant quelque chose à l'oreille.

Autour du cercueil, les représentants du prolétariat montent à tour de rôle la garde d'honneur. Ce sont de simples ouvriers, des soldats délégués par leurs usines et leurs casernes pour rendre le dernier hommage à leur chef. Seuls, les élus de la masse, ceux qu'elle chérit, en qui elle a confiance, ont pu faire partie de cette garde. Paysannes et ouvrières, marins et soldats rouges, vétérans du Parti et jeunes communistes, Russes et Allemands, représentants de l'Internationale Communiste et des sections nationales, tous sont là. De jeunes pionniers, des enfants d'ouvriers, eux aussi ont été admis à monter la garde. Avec quelle tendresse le Vieux, vivant, les aurait caressés !

La garde d'honneur se relève et, instantanément, le visage de ceux qui viennent prendre la faction s'altère, se décompose. Voici un révolutionnaire finlandais : masque impassible, taillé dans le roc. Après la défaite de juillet, [notre Parti l'avait chargé de garder Lénine](#). Au moment des plus terribles dangers, jamais un muscle de son visage ne bougea. Maintenant, il est pâle comme la mort. Et vainement il cherche à dissimuler ses larmes.

Lénine est toujours couché, paisible, bon, plus sage encore en quelque sorte, semblant tout comprendre. Et comme le dit Boukharine, il donne son dernier ordre : Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! Communistes du monde entier, serrez les rangs !

Samedi soir, 2e Congrès des soviets de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. Discours de Nadiejda Konstantinovna. Moment inoubliable. Silence. Dans cette immense salle, on entendrait le vol d'une mouche. En quelques paroles brèves, elle dit tout l'essentiel sur Lénine et le léninisme : « *Son cœur battait d'un amour ardent pour tous les travailleurs, pour tous les opprimés. Il ne le disait jamais lui-même... Il ne faisait pas que parler et raconter, il écoutait attentivement ce que lui disait l'ouvrier...*

Ce n'est que comme chef de tous les travailleurs que la classe ouvrière peut vaincre... Il voulait le pouvoir pour la classe ouvrière ; il comprenait que ce n'était pas pour s'organiser une existence heureuse aux dépens des autres travailleurs que la classe ouvrière a besoin de ce pouvoir. Il comprenait que la tâche

historique de la classe ouvrière est de libérer tous les opprimés... L'ouvrier russe, d'un côté, est ouvrier, et de l'autre, paysan.

« Camarades, Ilitch, notre frère chéri, est mort. Camarades communistes, levez plus haut l'étendard cher à Lénine, l'étendard du communisme. Camarades ouvriers et ouvrières, camarades paysans et paysannes, travailleurs du monde entier, serrez les rangs, groupez-vous sous le drapeau de Lénine, sous le drapeau du communisme... »

Oui, ce discours fut à la hauteur de la circonstance. Oui, il fut digne de Vladimir Ilitch. Encore une fois, il nous a montré le courage véritable de notre sœur, Nadiejda Konstantinovna. Aux heures les plus difficiles, elle a toujours été vaillante et forte. Ainsi, pendant les journées de juillet 1917. Mais maintenant ! Seule, à une telle minute, elle pouvait prononcer un discours et un discours comme celui-là.

Des années, des dizaines d'années s'écouleront. Et ce magnifique discours sera lu et relu par les générations successives des communistes. A cette séance à laquelle assistaient le paysan de Smolensk, l'ouvrier de Poutilov, l'ouvrière de Krassnopressniensky, les représentants des peuples d'Orient, tous ceux de nous qui devaient prendre la parole craignaient d'éclater en sanglots aux premiers mots. C'est pourquoi nous nous efforcions de nous faire un visage impassible. Mais notre cœur trahissait notre volonté. Les mots s'arrêtaient dans notre gorge. Il nous était impossible de faire un discours. Tard dans la nuit, tout le 2^e Congrès défila encore une fois devant le cercueil de Lénine.

Dans la matinée, arriva une délégation de Petrograd : ouvriers, ouvrières, soldats rouges, jeunes gens, au total plus de 1.200 hommes. Tous pleuraient. Les ouvriers de Petrograd chérissaient particulièrement Lénine. Les premiers, ils l'avaient suivi au feu, et maintenant ils étaient venus lui rendre leur dernier hommage. Visages blêmes, larmes dissimulées, silence religieux. Deux orchestres gémissent pendant que défile la délégation... Elle a amené un magnifique drapeau : nous n'en avons pas vu de plus beau. On le met tout près du cercueil. Dort paisible, Ilitch.

Dimanche matin 27 janvier. Dernière garde d'honneur. Victorieusement retentissent les sons puissants, cadencés, de l'*Internationale*. Nous portons Lénine à sa dernière demeure. Comme c'est bien que cela se fasse de bon matin ! Un sentiment spécial, une sorte d'allègement.

Ce jour, par un froid sauvage de -26°, un million d'hommes sont venus sur la Place Rouge s'incliner devant la dépouille de Lénine. Comment décrire la majesté de ce tableau ! Comme nous avons eu raison de décider de mettre Lénine dans un caveau ! Comme il est heureux que cette pensée nous soit venue !
[3] Enfouir dans la terre le corps d'Ilitch, c'eût été par trop cruel...

Sur le monument funéraire, une brève inscription : Lénine. Les ronces de l'oubli ne couvriront pas sa tombe. Tout près sera le musée Lénine. Peu à peu, toute la place se transformera en une ville consacrée à Lénine. Des dizaines d'années, des siècles s'écouleront et ce tombeau deviendra de plus en plus cher à des dizaines et à des centaines de millions d'hommes, à toute l'humanité. Il verra affluer les pèlerinages, non seulement de tous les points de notre Union de Républiques Soviétiques, qui couvre la sixième partie du globe, mais encore de la Chine, de l'Inde, de l'Amérique, du monde entier.

A quatre heures de l'après-midi, le cercueil est descendu dans le caveau. Les salves de canons retentissent. Toute la Russie soviétiste salue Lénine.

A Petrograd, 750.000 hommes, ce jour-là, participèrent à la démonstration funèbre. Jamais, depuis la révolution, aucune manifestation n'avait attiré une telle foule. A Moscou, le peuple allait sur la place Rouge s'incliner devant les restes de Lénine, dont le cercueil était exposé assez haut, de façon à être vu

[3] Le moins que l'on puisse dire est que Zinoviev ne manque pas de toupet, sachant l'allergie de Lénine envers tout culte ou toute forme de célébration idolâtre envers sa personne. On sait également que Kroupskaïa et les proches de Lénine avaient protestés contre le choix d'embaumer et d'exposer sa dépouille.

de tous. A Petrograd, le peuple alla au Champ de Mars (champ des Victimes de la Révolution) où il ne put voir que 53 brasiers symbolisant le nombre des années de Lénine. Et pourtant, tout Leningrad s'y rendit. A Kharkov, toute la ville organise une démonstration imposante en l'honneur de Lénine. Il en est de même à Rostov, à Kostroma, à Kiev, à Arkhangelsk, partout. Des millions de cœurs battent à l'unisson. A Paris, à Christiania, à Pékin, à Berlin, à Prague, à Londres, dans le monde entier, un seul mot : Lénine, est sur les lèvres de millions d'hommes.

Dans le caveau, nous couvrons le cercueil renfermant les restes de Lénine avec deux drapeaux, deux sur dix mille de ceux qui participaient à la cérémonie funèbre. Ce sont les drapeaux de l'Internationale Communiste et du Comité Central du Parti.

Mais, à la dernière minute, malgré la garde, un paysan âgé se faufile vers le caveau et nous transmet un petit morceau d'étoffe noire avec une inscription des paysans du district de Sarane. Aux côtés des drapeaux des deux puissantes organisations que redoute la bourgeoisie mondiale, le drapeau... des paysans du district de Sarane.

Oh l'instant où toute la place Rouge, tête découverte, par un froid de -26°, entonna le : « *Vous êtes tombés victimes ...* », le recueillement de cette foule immense lorsque nous portions le cercueil d'Ilitch dans son caveau ! Minutes inoubliables, où tous les cœurs, dans un grand élan de fraternité et de douleur battaient à l'unisson.

Je ne sais pourquoi le souvenir me revient du soir où Lénine, arrivant de l'étranger, débarqua à Petrograd : la gare de Finlande pendant la nuit, la rencontre des dizaines de milliers d'ouvriers et de soldats. Maintenant, des millions. Alors, c'était la veille des grandes batailles. Maintenant, les batailles sont finies, et c'est le repos après les victoires décisives. Maintenant, c'est la reconnaissance du peuple entier, de tous les peuples.

Lénine est mort. Comme un rocher, cette mort pèse sur le cœur de chacun de nous. Tristesse lourde, accablante. Et pourtant, pourtant, nous sentons que le léninisme n'est pas seulement vivant, mais que son épanouissement ne fait que commencer. Oui, il en est ainsi : les victoires véritables des idées de Lénine en Europe, en Amérique, en Orient, dans le monde entier, sont encore à venir.

Qui de nous pourrait oublier ces six journées sans sommeil, mornes, angoissées, et pourtant si tragiquement belles ! Est-il, dans l'histoire moderne de l'humanité, un seul nom qui ait fait battre avec une telle intensité les cœurs de millions et de dizaines de millions d'hommes dans le monde entier ?

Ces six jours ont mis, en quelque sorte, une ligne de démarcation entre la Russie d'avant et la Russie d'après la mort de Lénine. Jusqu'à présent, la Russie considérait que c'était encore, malgré sa maladie, Lénine qui la conduisait. Maintenant, elle a senti qu'elle était désormais livrée à elle-même, qu'elle franchissait, en quelque sorte, une frontière.

Elle s'est regardée et elle a vu qu'elle est nouvelle, et cela parce que Lénine lui a donné le meilleur de son être. Avec une attention concentrée, le pays a réfléchi à son propre sort. Et essuyant ses larmes après les funérailles de son chef génial, continuera d'un pas ferme, la tête haute, sa marche dans la voie où l'a guidé Lénine.

Pour notre Parti, à plus forte raison, c'est une nouvelle vie qui commence avec la mort d'Ilitch. Combien lourde et irréparable est la perte qu'il a éprouvée. Diriger la vie d'un grand pays, la lutte de l'Internationale Communiste, le travail du Parti, sans Lénine ! Quelle immense responsabilité ! Chacun des 400.000 membres de notre Parti doit, maintenant que Lénine n'est plus, devenir meilleur, plus profond, plus pur, plus courageux, plus prudent, plus ferme.

Tous ceux qui ont vu, ne fût-ce qu'une fois, Lénine vivant, conserveront à jamais son image dans leur cœur. Quoi qu'il arrive, cette image brillera toujours devant les travailleurs et les exploités du monde entier.

Serre les rangs, phalange léninienne ! Fut-il jamais armée plus animée du désir de la lutte et plus digne de la victoire que la nôtre ?

Adieu, Ilitch, Adieu Lénine ! Par tout notre pays, par tout le globe, roule comme un écho ce salut suprême à notre chef et maître. A l'œuvre, à l'œuvre, à l'œuvre ! comme l'enseignait Lénine.

Lénine est mort, le léninisme vit. Il vit dans notre grand Parti, dans l'Internationale Communiste, dans le mouvement révolutionnaire du monde entier. Lorsque la révolution prolétarienne vaincra dans l'univers, ce sera avant tout la victoire du léninisme...